

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue du Porton n. 237.

MONTEVÉDÉO ET PATRIE

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Jedi 4 — Deblocus de Willeberg, par le général Lapoye contre les Prusso-Russes (1813).
Occupation du Cap Beurn, par le général Dugommier, contre les Espagnols (1794)

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1^{er} mai, RUE DU PORTON, N^o 237.

MONTEVIDEO.

3 mai 1843.

Des Résidents Etrangers.

L'entrée de l'escadre de Brown dans le port de Montevideo, après les bruits qui avaient été accrédités parmi le public, nous donne une occasion de jeter un coup d'œil impartial sur la conduite du commodore anglais et des sujets de S. M. B. résidant dans cette capitale.

Nous profitons de cette circonstance avec d'autant plus de satisfaction que, en envisageant la position des Anglais dans la République Orientale, nous sommes naturellement amenés à présenter quelques considérations sommaires sur la conduite logique que doivent tenir ici les autres résidents étrangers.

Lorsque Brown se rendit maître de l'île des Rats, et que M. le commodore Purvis lui intima l'ordre de l'évacuer, et d'y tout rétablir dans l'ordre et le place où tout avait été trouvé par lui, on adopta généralement cette opinion, accréditée par le silence des personnages intéressés : que M. Purvis avait soutenu à la fois les intérêts anglais et les intérêts de la

République Orientale ; qu'enfin, opérant une *quasi-intervention*, il avait défendu à l'amiral argentin de pénétrer désormais dans un port qu'il prenait sous sa sauve-garde.

Aussi, lorsqu'en plein jour, en face de l'escadre anglaise impassible, Brown vint mouiller devant l'île des Rats et commença à la canonner, tout le monde s'attendait-il à voir M. Purvis lui rappeler énergiquement le souvenir d'un engagement formel que chacun croyait conclu. Cependant, ce ne fut qu'après une heure de feu échangé entre les défenseurs de l'île et la flottille argentine, qu'un parlementaire anglais se présenta à bord de Brown et que celui-ci consentit à se retirer, ne sacrifiant pas toutefois l'exercice de sa volonté et de son droit, quand désir lui prendrait de rentrer dans la petite rade et de renouveler ses hostilités contre l'île.

La véritable raison de la modération de M. Purvis dans cette circonstance, c'est qu'il n'avait pas le 30 avril les mêmes motifs qu'il avait dans la dernière attaque de Brown pour agir vigoureusement ; c'est que l'île des Rats ne renfermait plus de poudres anglaises. Il s'est rencontré deux occasions principales dans lesquelles le commodore de S. M. B. a traité Brown avec vigueur : — 1. Lorsque Brown s'est emparé des poudres anglaises de l'île des Rats ; — 2. Lorsqu'Oribe a menacé collectivement les étrangers d'une proscription générale, dans laquelle les Anglais se trouvaient compris.

Pour obtenir d'Oribe la rétractation formelle de sa circulaire, en ce qui concerne les Anglais, M. Purvis a tenu Brown en chartre privée pendant deux jours, il a échangé avec don Manuel Oribe lui-même une correspondance très ferme ; il lui a déclaré que, jusqu'au moment de sa rétractation, il regardait la flottille de Brown comme garantie.

— Si vous n'aviez pas été si pressé de m'interrompre, vous sauriez déjà que je n'ai, pour mon compte personnel, reçu aucune visite d'habitants de l'autre monde ; mais j'ai connu, et beaucoup, une personne qui n'était pas dans le même cas : elle n'avait jamais pu oublier une apparition qui fit blanchir ses cheveux, et qu'elle aurait prise et dû prendre pour l'effet d'une imagination exaltée, si la chose ne s'était passée devant une foule de témoins, si des événements d'une certaine gravité n'avaient été la suite de l'arrivée, au milieu des humains, d'un mort échappé de la tombe.

(Il est bon, avant d'aller plus loin, que le lecteur soit prévenu que cette conversation avait lieu, il y a une dizaine d'années, un soir de la fin du mois de décembre, devant un bon feu bien pétillant, dans un château situé non loin des bords de l'Elbe, entre un vieux comte hanovrien, propriétaire du susdit castel, et un baron danois, plus jeune, un peu esprit fort, qui quittait le Jutland et la Fionie, pays brumeux où les spectres ne sont pas chose fort rare, pour se rendre à Paris, où ils sont beaucoup moins communs. D'ailleurs, parmi nous, si un défunt se permettait de sortir de son cercueil sans l'autorisation du maire de son arrondissement, je pense que le préfet de police l'enverrait aussitôt coucher en prison.)

— D. : grâce, répliqua vivement le baron, racontez-moi

Lorsque Brown prit possession de l'île des Rats, voici les seuls motifs qui ont pu faire croire à la *quasi-intervention* de M. Purvis. Comme Brown, en s'emparant de l'île des Rats, a violé, gâté les propriétés anglaises M. Purvis a dû le menacer de son canon il a pu lui dire : « Je suis persuadé, ou du moins il me plaît d'être persuadé que vous êtes venu exclusivement dans l'intention de combattre des hostilités contre des possessions anglaises, par conséquent, j'ai le droit de vous déclarer que je vous interdis l'entrée du port, en tant que votre présence pourrait nuire aux intérêts anglais » Cette adroite politique a pu faire supposer que M. Purvis intervenait en quelque sorte en faveur de la république orientale, et les intentions supposées, qui ont été les mobiles de sa conduite, lui ont donné du relief, et auprès des Anglais, et auprès des Orientaux.

Nous et beaucoup d'autres nous sommes persuadés, et nous regardons comme patent que M. Purvis est, dans sa politique et dans ses actes, exclusivement anglais.

Lui-même sait fort bien qu'il ne lui est pas permis, et qu'il ne lui sera permis dans aucun cas d'intervenir SEUL ; il sait fort bien que la position de M. Massieu de Clerval est identiquement la sienne, et qu'il lui faudra des instructions positives pour intervenir *collectivement*.

M. Massieu de Clerval a eu le mérite de déclarer qu'on ne devait attendre, pour le présent, aucune intervention de sa part ; M. Purvis a voulu faire croire à une *quasi-intervention*, lorsqu'il n'agissait, selon la coutume britannique, dans l'intérêt exclusif des Anglais résidant dans la république orientale.

Pour nous donc, la position de M. Purvis et de Clerval ne présente aucun contraste, aucune différence ; seulement M. Purvis a voulu produire en sa propre faveur une nuance ; mais

voilà votre histoire. Je raffole de l'horrible ; j'aime de passion ce qui me fait frissonner. Je sais par cœur le *Moine* et le *Confessionnal des Penitens noirs*, ce qui ne m'empêche pas de les relire ; d'ailleurs, l'heure, le lieu, le temps, tout me semble calculé tout exprès pour prêter l'oreille à une histoire où le surnaturel soit mis à forte dose. Je vous parie cependant de trouver des explications fort claires et fort terrestres aux événements qui ont terrifié votre ami, et qui vous paraissent encore un problème.

— Vous en jugerez ; veuillez seulement ne pas m'interrompre. Ce que je vous raconte, puisque vous le voulez, date de loin, et il faut que je fasse appel à toutes les ressources de ma mémoire, pour me souvenir des divers détails d'une histoire sur laquelle j'ai constamment gardé un profond silence. Mais, en devenant vieux, l'on devient causeur.

Le récit que vous entendrez jusqu'au bout, pour vous punir d'avoir voulu que je l'entreprenne, je le tiens d'un de mes compatriotes, nommé Auenschild, il fut un des disciples les plus dévoués de Cagliostro ; il se trouvait à Paris lorsque ce charlatan célèbre était en possession d'attirer l'attention publique. A la cour, à la ville, au parlement, à l'académie, on ne parlait que de Cagliostro ; les rumeurs les plus étranges, les plus absurdes, circulaient sur son compte ; plus ces récits étaient incroyables

FEUILLETON.

UN DISCIPLE DE CAGLIOSTRO.

— Mais que résulte-t-il de ce que vous venez de dire ? c'est que vous croyez aux revenans.

— Vous allez trop loin, mon cher. Je ne me suis pas avancé à ce point, bien que je sois prêt à soutenir, envers et contre tous, une proposition qui ferait hausser les épaules à plus d'un des sages du jour : c'est que l'on peut fort bien, sans être un imbécile, admettre, des visions surnaturelles ; c'est qu'on peut avouer que l'on y ajoute foi, sans mériter d'être taxé de fublesse superstitieuse et de crédulité naïve. Chez tous les peuples, les traditions les plus anciennes abondent en récits d'apparitions, de révélations miraculeuses, et moi-même...

— Quoi ! bien éveillé, sans fièvre et à jeun, vous avez vu, de vos propres yeux vu un fantôme, ce qu'on appelle vu ? En êtes-vous bien sûr ? Cela me donnerait beaucoup à penser, mon cher comte, car je sais que vous êtes la franchise en personne,

Et pour le monde ne diriez
Une chose que ne croiriez.

cette nuance est si minime qu'elle est nulle.

Qu'ont fait de leur côté les résidents anglais? Au lieu de suivre le mouvement auquel ils avaient donné le branle, au lieu de répondre aux menaces d'O'He les armes à la main, ils se sont pudiquement tenus à l'écart, en se contentant d'invoquer leur commodore. — Ils sont trop peu nombreux, dira-t-on, pour que leur armement produise de l'effet. — Le nombre ne fait rien à la chose; ne fussent-ils que dix, leur armement t'êtait logique, et le principe reconnu, soutenu. — Ils ont, dit-on, fourni de l'argent pour l'emprunt des 150 000 patacons enregistrés d'abord par le *Nacional*. Eh qu'importe? Je suppose même qu'eux seuls aient fourni les fonds de l'emprunt; ils peuvent mettre 150 hommes sous les armes; ils estiment donc la présence de chacun d'eux à 1000 patacons; c'est un prix fait. Mais un emprunt n'est pas un don, et ces messieurs comptent bien rentrer dans leur propre valeur?

Il résulterait au si de ce calcul que, les Français étant 3000 sous les armes, et que, chaque Français vaut bien un Anglais, nous nous trouverions avoir effectué une mise de fonds de 30,000,000 de patacons. Mais nous, et nos corps restent sur le champ de bataille, rentrerons nous dans notre valeur.

Il est évident, pour nous, que ces messieurs, enchantés de nous voir mettre en avant, ont compté sur nous pour agir, et sur eux pour récolter. Nous serions donc à la veille, suivant leur pensée, de voir jouer sous nos yeux, et à nos débours, l'éternelle fable de *Bersand et Raton*. Que ces messieurs se détrompent au un de nous ne sera *exploité*, et, si s sont loyaux, ils reviendront en comprenant notre appel.

Pour tous les étrangers résidant à Montevideo, la question est la même; les mêmes intérêts sont en litige; la même conduite doit être logiquement tenue. Les Français ont compris en partie que c'est là une vérité incontestable; seulement leur nombre est en raison inverse de la gravité et de l'importance de leurs intérêts.

bles, plus l'on aimait à y croire. On affirmait que, grâce à ses procédés de divination, au moyen de miroirs magiques; il avait pu prédire à gens bien haut placés des choses qu'il n'était pas même prudent de donner à entendre; il faisait apparaître, mais pour beaucoup d'argent, Cléopâtre, Jules César, Mahomet; en payant encore plus cher, vous pouviez converser avec Homère, Néron, Gengis-Khan ou Henri IV. On s'entretint huit grands jours de M. de Marmontel qui désira voir Belisaire, et s'évanouit de peur sans avoir rien vu.

Jeune, bouillant, téméraire, capable de tout comprendre et de tout exécuter, l'homme du Nord plut à l'homme du Midi; sous la direction de Cagliostro, Auenschild fut bientôt d'une force rare dans l'art de la magie noire, blanche si vous aimez mieux, dans l'art de faire des dupes, si vous le préférez. Il rendait aussi de fréquentes visites à Mesmer et aux somnambules qui se faisaient alors concurrence, mais qui avaient bien leur mérite. Cette malheureuse société de 1785 se sentait mourir et tomber; elle s'ennuyait; elle demandait avec un avidité et curieuse anxiété quelque chose de neuf; à force de ne croire à rien, elle était devenue capable de croire à tout.

Au bout de sept ou huit mois d'une existence mal définie, notre Allemand quitta brusquement Paris. J'ai lieu de croire que la police, avec laquelle il était en froid, lui fit dire qu'un voyage de santé, entrepris pour changer d'air, lui ferait grand bien. Auenschild abandonna donc une bonne ville où tant d'autres charlatans devaient plus tard venir faire fortune? Il se rendit tout droit à Marseille. "Entrons, dit-il, en pleine Italie;" et huit jours après il débarquait à Palerme, à Palerme, cité de soleil et de fleurs, où la vie, aussi orientale, qu'elle peut l'être dans notre triste Europe éclate le matin, éclate le soir, éclate la nuit, brillante, vive, passionnée, babillarde; les Siciliennes! des Arabes baptisées d'ant je ne dirai rien du tout, et c'est déjà beaucoup en dire.

Il fallut peu de temps à notre héros pour se lier de la

nous espérons que la suite de s événements démentira ce fait, qui, à l'heure présente, n'est que trop vrai.

Nous osons compter que désormais la question va devenir *saie* pour tous les étrangers; elle doit l'être: si elle ne l'est pas, nous n'aurons rien à nous reprocher.

Nous savons, avant de publier cet article, qu'il nous attirerait quelques récriminations; nous n'avons pas reculé devant notre prévision; Quand une chose est *saie* n'est bon, il est nécessaire de la dire; si la précipitation de notre travail nous a empêché de la dire bien, l'intelligence de nos lecteurs suppléera à l'insuffisance de notre aperçu. Nous avons exprimé notre opinion sur l'union avec franchise, nous l'avons donc ée telle quelle, et nous la maintiendrons.

A. DELACOUR.

A M. le rédacteur en chef du *Nacional*.

Monsieur,

Après les pourparlers amiables qui avaient eu lieu, je m'attendais que votre loyauté rectifierait ce matin le récit complétement inexact publié dans votre numéro du 29 avril. Vous n'en avez rien fait: je le ferai pour vous.

Vous dites que 7 *volontaires de la liberté*, après s'être renus devant l'intimidation d'une force supérieure, ont été égorgés, etc, etc. Or, des 7 volontaires dont vous parlez, 3 ont été lâchés et tués après coup, 4 ont été tués sur le champ de bataille, et mutilés après leur mort. Si les corps de trois d'entre eux ne portaient point de traces de coups de feu, ce n'est point une raison pour qu'ils se fussent renus; on peut, comme vous le savez fort bien, lacer un homme et l'égorger après l'avoir amené.

Je déclare et je maintiendrai toujours que votre récit est FAUX. Je n'accuse pas votre bonne-foi; je m'étonne seulement que vous avez été aussi mal renseigné. Les *Volontaires de la liberté meurent et ne se rendent pas*; voilà leur devise. Elle est nécessaire en face d'un ennemi

de la plus intime avec le jeune marquis Gaetano de Villa-Termini; c'était le second fils du prince de Villa-Termini, chef de l'une des plus anciennes familles de l'île et immensément riche. Le frère aîné de Gaetano n'était plus depuis trois ans, et son père, livré au désespoir, s'était retiré dans une magnifique villa qu'il possédait au bord de la mer, à huit lieues de Palerme; il y vivait dans une solitude à peu près complète. Le marquis, personnage de beaucoup d'esprit, mais en voye, oisif, et ne sachant trop que faire, s'éprit de magie; Auenschild et lui devinrent inséparables.

Gaetano étant le cadet, n'avait eu d'abord que deux partis à prendre: reprendre l'épée ou entrer dans les ordres ecclésiastiques. Tous les biens de la famille devaient passer à son frère aîné, le duc Filippo de Villa-Termini; et celui-ci était destiné à épouser la pupille de son père, la jeune Léonora del Paterni, demeurée orpheline à neuf ans, fille unique et propriétaire d'immenses domaines. Cette union réunissait en une seule main les énormes richesses des deux familles de Villa-Termini et Paterni, et, dès l'enfance, les deux futurs époux avaient été fiancés. On ne s'était nullement occupé de savoir s'ils se convenaient l'un à l'autre; mais, contre l'usage, il advint qu'ils s'aimèrent, et le choix qui avait été fait sans eux, ils le ratifièrent sincèrement.

Afin de laisser à Filippo le temps de grandir, on l'envoya voyager; il vit Paris, Londres et Vienne; il alla à la Haye et à Varsovie, à Pétersbourg et Madrid; il revint au bout de trois ans qui lui avaient paru trois siècles, et plus que jamais épris de Léonora.

On s'occupa aussitôt des préparatifs de la noce; les fêtes les plus brillantes devaient avoir lieu; on avait enrôlé des cuisiniers, fait venir des musiciens de tous côtés; les poètes de l'Italie entière accouraient à Palerme, afin de chanter, suivant l'usage du temps, les vertus et les attrait du jeune couple; un navire, venant de Livourne et entièrement chargé de sonnets, était entré dans le port. "Je veux, dit le prince de Villa-Termini à son intendant, j'entends que ces fêtes coûtent cher, très

qui tue ses prisonniers, et, bien plus, cette décision est sans leur caractère, dans leurs habitudes et dans leur nature.

J'ai l'honneur de vous saluer,

A. DELACOUR.

Montevideo, 3 mai 1843.

FRANCE.

(Suite.)

Parmi les autres ministres, il y avait aussi quelques symptômes de refroidissement et de brouille. M. Martin (du Nord) a été vivement froissé du succès obtenu par M. Cunin-Gridaine dans la question des sucres. C'est pour lui une affaire d'élection, et cela passe avant tout autre intérêt. Il a demandé à protester contre la suppression de la betterave par une retraite éclatante, et il s'était en même temps ménagé, comme abri, une première présidence dans une des grandes cours du royaume. M. Guizot n'a pas voulu accepter cet arrangement. Il sent qu'avec un ministère aussi fragile que le sien, le moindre changement de personne équivalait à une dissolution. Il a donc invoqué une considération puissante, celle de la nécessité, et il a donné pour organe une bouche plus influente que la sienne. M. Martin (du Nord) ne pouvait résister, il s'est résigné et se contentant de tomber malade. Une autre défection à craindre était celle de M. Duperré. Il y a longtemps que le vieil amiral menace de laisser la le ministère, comme une vieille carène démantelée; mais des supplications réitérées l'ont toujours retenu sur son banc de quart. Au fond, il y a pourtant une autre raison; mais elle ne se dit qu'en confidence; c'est que l'amiral n'est pas personnellement riche; et à des souffrances à admettre.

L'harmonie est-elle rétablie entre les ministres, et ils se présentent aux chambres unis en apparence et résolus à courir les chances de la session. Pourraient-ils le nombre des voix sûres, M. Guizot a fait un appel désespéré à tous les fonctionnaires qui sont astreints à une résidence lointaine. M. Chasseloup-Laubat est déjà arrivé à Paris; tout ce qui est en même temps ambassadeur ou chargé d'affaires et député sera ici dans les premiers jours de la session. Les préfets ont reçu des instructions précises pour activer le départ des membres du centre. M. Guizot et M. Duchatel leur ont écrit des lettres confidentielles et press-

cher; je vous défends de regarder à l'argent. — Monseigneur sera obéi, avait répliqué en s'inclinant son fidèle employé; j'aurai soin que la dépense arrive à un total qui effraierait un roi. Tous les nobles de la Sicile s'étaient rendus à Palerme; tous étaient parents ou alliés au premier, au second ou au soixante-dix-septième degré des familles Villa-Termini ou Paterni; une foule de curieux étaient venus pour voir; un nombre très-honnête de filous les avaient suivis, sûrs d'avoir une occasion d'exercer leur industrie. La cérémonie dont on parlait tant, depuis Malte jusqu'à Trente, devait avoir lieu le mercredi; le mardi Filippo disparut. Vous pouvez juger si on le chercha partout; mais ce fut bien inutilement: l'on n'obtint au indice de ce qu'il avait pu devenir.

Chaque soir il se rendait d'habitude de la villa de son père à Monte-Cali, afin d'y surveiller les préparatifs qu'il avait ordonnés; c'est là qu'il voulait aller passer la lune de miel. Le mardi en question, il en prit le chemin, seul, suivant son usage; il n'aimait pas à se faire accompagner. Il était à cheval à dix heures du soir, deux paysans le rencontrèrent, trottant rapidement sur le grand chemin; depuis, personne ne pouvait en donner la moindre nouvelle.

Quant à la consternation, au désespoir de Léonora et de toute la famille Villa-Termini, c'est ce qu'il faut renoncer à décrire.

Palerme entier oubliait le boire, le manger, le dormir, pour ne s'occuper, pour ne parler que d'un incident aussi étrange.

On apprit presque aussitôt qu'un corsaire algérien avait été signalé, courant, dans cette fatale soirée, des bordées le long de la côte; on sut que quelques forbans s'étaient jetés à terre, non loin de la ville, afin de venir enlever quelques Siciliennes.

La Sicilienne était alors un article de commerce fort recherché sur les marchés de Smyrne, de Constantinople, des états barbaresques. La Sicilienne valait bien pour un pacha, cinq ou six mille piastres.

(La suite au prochain numéro.)

santes pour les engager à montrer du zèle et de la ponctualité; les journaux mini-télégraphiques sur le tout et battent le rappel. On assure que le congé du général Bugeaud n'a été accordé que dans son intérêt et avec cette pensée. Du reste, le gouverneur de l'Algérie annonce depuis huit mois le voyage qu'il fait aujourd'hui. Comme précurseur de son retour, il a publié un brochure, et se propose de porter à la tribune un petit discours algérien, destiné à produire de l'effet. Avec un homme comme le général Bugeaud, un gouverneur n'est réellement pas maître de la conduite des affaires en Algérie. C'est un esprit pointu et vaniteux, avec les qualités du soldat et les prétentions de l'homme de lettres. M. Bugeaud, sans se l'avouer, croit résumer en lui César et Cincinnatus. Comme César, il bat les Bédouins et écrit la guerre d'Afrique; comme Cincinnatus, il se dépoille de son uniforme pour bûcher un bœuf modèle, et tracer le premier sillon dans les plaines de la Mitidja.

(Suite et fin de l'art de d'hier.)

Deux ans après ce premier succès, le comptoir d'Astoria avait établi cinq succursales sur des points rapprochés. Mais la guerre de 1812 ayant éclaté entre les Etats-Unis et l'Angleterre, cette dernière envoya, à l'instigation de la compagnie du Nord-Ouest, un vaisseau de guerre qui s'empara d'Astoria. Profitant du déménagement forcé de ses navires, la compagnie britannique s'établit solidement sur les bords du Columbia et de ses affluents.

Cependant, la paix s'étant rétablie, les Américains stipulèrent, par le traité de Gand, que le comptoir d'Astoria leur serait rendu; mais les Anglais n'entendaient pas, en faisant cette concession, abandonner leurs prétentions sur le territoire environnant. L'Oregon devint alors un gromer à contestations sur lequel s'abattirent un foule de convulsions. Les Espagnols et les Russes en eurent aussi leur part, et y eurent des titres, chaque nation grossissant les découvertes accomplies par ses navigateurs et diminuant celles de leurs rivaux. C'étaient les Russes qui possédaient sur la côte Nord-Ouest les établissements les plus nombreux et les plus solides. Après s'être assis dans la partie septentrionale, ils avaient, en 1812, fondé plusieurs comptoirs dans la Californie vers le 38° de degré. Mais enfin, et par des événements survenus depuis, l'état des choses s'est un peu simplifié.

Les Etats-Unis et l'Espagne, par leur traité de 1819, sont convenus qu'une ligne tirée suivant le 42° degré de latitude, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan Pacifique, serait la limite septentrionale du territoire espagnol (maintenant mexicain); les Espagnols cédant par le même traité, aux Américains, tous leurs droits sur la portion de la côte septentrionale. D'un autre côté, la Russie, par un traité conclu en 1824 avec les Etats-Unis, et par un autre traité conclu en 1825 avec la Grande-Bretagne, s'engage à ne point fonder de nouveaux établissements au sud du 54° degré, à condition que les deux puissances susdites n'en établiront point au nord de ce parallèle. Il ne reste donc plus de litige que pour la portion de côte comprise entre le 42° et le 54° degré de latitude. Les Anglais possèdent sans contestation la partie la plus septentrionale de cette étendue; les Américains, la partie la plus méridionale; mais les uns et les autres veulent enclorre dans leurs limites le vaste bassin du Columbia, qui est le principale point en litige.

Les Etats-Unis appuient leurs prétentions sur la découverte du Columbia, par Gray;

Sur l'exploration de son territoire par Lewis et Clarke;

Sur sa colonisation première par des citoyens des Etats-Unis;

Sur la reconnaissance tacite de ces droits par le gouvernement anglais, lorsqu'il ordonna, sans aucune réserve la restitution d'Astoria, en vertu du traité de Gand;

Sur l'acquisition, par les Etats-Unis, de tous les droits de découverte appartenant aux Espagnols;

Enfin sur le droit de contiguïté du territoire.

Les plénipotentiaires anglais répondent:

Qu'a la vérité Gray est entré le premier dans le golfe formé par l'embouchure du Columbia; mais que ce golfe a été aperçu, en premier lieu, par l'Anglais Meares, et que l'Anglais Broughton a le premier remonté le cours proprement dit de la rivière, prenant possession de ses bords, au nom du roi de la Grande-Bretagne;

Que les agents de la compagnie du nord-ouest ont exploré les affluents du Columbia, en même temps que MM. Lewis et Clarke, et ont les premiers fondé des établissements sur leurs bords;

Que la restitution d'Astoria a été accompagnée de réserves verbales;

Que les titres cédés par les Espagnols aux Anglais avaient été précédemment périmés par le traité conclu, en 1793, entre l'Angleterre et l'Espagne, traité suivant lequel les deux parties contractantes se reconnaissaient mutuellement le droit de parcourir et de coloniser les portions non occupées des régions situées à l'ouest des Montagnes-Rocheuses; en qu'enfin le même traité fait justice du droit de contiguïté, puisque à cette époque la Louisiane appartenait à l'Espagne.

Dans cet état de choses, et dans l'impossibilité de s'entendre, les plénipotentiaires anglais et américains convinrent, en 1818, que le territoire contesté serait, pendant dix années, également ouvert aux citoyens des deux pays puis, en 1827, que cet arrangement subsisterait durant un temps indéfini, seul le droit réservé à chaque partie contractante d'en provoquer l'annulation par une déclaration faite une année d'avance.

En adoptant ce compromis, les négociateurs américains avaient pensé faire leur part aussi belle à l'Espagnol que leur compatriotes qu'à celui des Anglais. Mais ceux-ci n'avaient qu'à conserver, et les autres avaient à réclamer.

Si les Anglais ont pour eux les considérations tirées de leurs intérêts présents, les Américains ont celles de leurs intérêts de leur intérêt à venir. En effet, pour les uns il ne s'agit que de conserver un comptoir commercial et un pied à terre politique qui ne peut être ni fort, ni durable; pour les autres, il s'agit, en quelque sorte, d'une terre promise qui est leur porte sur un côté du monde, qui complète leur puissance et aggrave leur existence. L'Amérique ne peut ni fermer cette porte à ses destins, ni renoncer à cette partie d'elle-même. L'Angleterre sera donc chassée de la terre qu'elle doit être, mais son ambition n'a pas pour habitude de lâcher prise, sans y être contrainte, et nous le répétons, les Etats-Unis seront peut-être obligés d'en venir là.

(Journal du Havre.)

Les Marquises.

Le Morning-post contenait hier l'article suivant, bien fait pour insinuer des inquiétudes sur le sort de notre établissement dans l'Océan Pacifique:

On dit dans les cercles réguliers comme par hasard informés que le gouvernement français avait reçu des nouvelles des îles Marquises, et que ces nouvelles contenaient des nouvelles de la nature la plus sévère. Ces nouvelles renferment, dit-on, la nouvelle du massacre de l'officier que l'amiral Dupetit-Thouars avait laissé dans l'île, investi du commandement. On croit que les indigènes se sont soulevés contre les hommes qui avaient été laissés avec le malheureux officier, et que tous les Français dans l'île ont péri sous les couteaux et les tohuwks des sauvages. Les mêmes nouvelles portent qu'un vaisseau de guerre anglais venait d'arriver en vue du groupe des Marquises.

Heureusement, il est très probable que cette désastreuse nouvelle est inexacte et que d'autre origine que l'incident suivant, relaté dans une lettre écrite par un jeune marin faisant partie de l'expédition, et publiée par le Journal de Coen:

Nous avons eu une petite attaque à Vaitahu occasionnée par une révolte des sauvages qui voulaient enlever les canons que l'on avait apportés à terre; mais on a envoyé une partie de l'équipage et l'ordre a été rétabli. Nous avons pris en ôtage le fils du roi, qui est âgé de treize ans; nous l'avons emmené avec nous à Nukahva. On a bâti dans cette île un fort, une caserne entourée de fossés remplis d'eau, et nous avons transporté à terre cinq canons, deux obusiers, deux cents fusils, une caronade et autres armes nécessaires. Ce petit engagement, qui a eu lieu dans la montagne, a duré une heure; nous avons perdu deux hommes. L'occupation des îles Marquises va fournir un point de relâche de la plus haute importance.

FAITS DIVERS.

Le roi de Naples vient de rendre un décret portant sur la pression des jeux de Bourse sur les fonds publics comme sur les marchandises. Ce décret rend les agents de change et courtiers responsables de la réputation des affaires faites par leur entremise; il les punit de l'emprisonnement pour une première infraction, et de la destitution, en cas de récidive.

On lit dans le Journal des Chemins de Fer:

Ainsi que nous l'avons annoncé, à plusieurs reprises, les entrepreneurs, MM. Brassay et Mac Kenzie, ont tenu avoir terminé les travaux du tunnel de Rolleboise pour la fin du mois de décembre dernier. L'événement a justifié leurs prévisions et les calculs des ingénieurs. Ce tunnel, long de 2,625 mètres, et pratiqué dans un terrain qui n'était pas sans difficultés, est maintenant à son dernier degré d'achèvement. Dans une réunion qui a eu lieu à Bonevi, il y a quelques jours, les ingénieurs qui ont dirigé ce grand travail, et ceux des sections voisines, ont célébré joyeusement ce nouveau pas vers l'achèvement total de la ligne.

On lit dans le Phare d'Alexandrie:

Le vice-roi est arrivé au Caire le 14 courant, en très bonne santé et a reçu MM. les consuls-généraux d'Angleterre, de France et de Russie.

S. A. Ibrahim-Pacha est arrivée dans cette capitale le 1er décembre et en est repartie le 8 au matin pour la Haute-Egypte, où elle séjournera six semaines. S. A. va visiter ses domaines et ses fabriques de sucre qui prennent de jour en jour plus de développement. Dans un de nos prochains numéros nous parlerons plus au long de ces établissements que la main habile et les soins particuliers de S. A. Ibrahim-Pacha ont rendus capables de fournir à la consommation un sucre très raffiné et du rhum dont l'exportation s'empare sans doute bientôt.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 2 et 3 mai

Buenos-aires trois mats français Rio suit pour le Havre.

Brik Français Plata, Maldonado.
Galette Anglaise Purvis, Maldonado.
Brik Anglais St. George avec vaches moutons, œuf.

Départs.

Il est sorti 3 navires Sardes pour Maldonado.
Buenos-aires brik galette Brésilien Lusitano.
Maldonado brik et paquebot Anglais avec Des Animaux.
Liverpool brik Anglais Wilson.
Brik Brésilien Varato suit pour Buenos-aires.
Luques. galette Deux Freres pour Rio Janeiro.

Brik galette Brésilien Aigle pour Buenos-aires.
Galette Carmen pour Buenos-aires.



Nouvelles du soir (Constitucional).

Les communications du général Rivera, datées de Macie, 23 avril, rapportent que les divisions des généraux Avales et Ramirez occupent le territoire de Corrientes.

On assure que le tyran Cabral, avec 5 de ses satellites, échappés à la poursuite des défenseurs de la liberté de Corrientes, est arrivé à Buenos Ayres, où il se garde bien de se montrer en public.

AVIS.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé *Etienne Lacussie*, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées) est chez nous le 22 septembre 1842, n'est plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fimes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses malles et ses aveux écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet à son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes cadran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 46,626, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillants. Tous ces objets, il s'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquerait pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter. Montevideo, le 2 mai 1843.

A. POTHIER et E. LETOURNEAU,
Tienda de la Ciudad de Paris,
Calle San-Francisco.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

Aviso á los Elaboradores de Pan,

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno á los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 21 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores,

WEILL y Ca.

AVIS.

Aux amateurs des talents et secrets, intéressants Mr. Le Centre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.
2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
3. Idem pour la poudre de fusil à piston.
4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.
5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.
6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.
7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
9. Idem pour Graver sur les œufs d'aigle.
10. Idem pour argenter le Cuivre solide neut.
11. Idem pour Cuivrer le fer.
12. Idem pour faire les arbres de Saturne.
13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.
14. Idem pour souder le marbre rompu.
15. Idem pour fondre à l'instant une Barre de Fer.

Les personnes qui voudraient bien l'honorer de leur confiance s'adresseront chez Lelièvre en face M. Roullier au café de la Cocarde de puis 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

VOLONTAIRES FRANÇAIS.

DEUXIEME BATAILLON.
Voltigeurs.

M'étant déjà réuni à tant de cœurs dignes d'être français, j'ai rempli une liste de braves et je me sers de la voie du journal pour prévenir tous ceux qui ne seraient pas enrôlés jusqu'à ce jour de passer chez moi, rue Buenavista, maison Lima où ils trouveront des amis tous voués à la noble cause que nous défendons. Puisque c'est notre liberté !...

Le capitaine, DULAC.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Avis aux Marchands Bouchers.

Ceux qui voudront soumissionner pour fournir de la viande fraîche à la Legion Française, se présenteront à l'Etat Major, rue San Carlos, près le Cabildo.

Avis au Commerce.

Tous ceux qui auraient à vendre de la viande salée sèche ou en barils, haricots, ris, vin de Bordeaux, café, tabac, bois à brûler et autres objets de consommation, sont invités à présenter leurs échantillons avec les plus justes prix à l'Etat Major de la Legion, rue San Carlos, à côté du Cabildo :

Tout doit être de bonne qualité.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police, en face le magasins du Pavillon Français.

Avis aux Boulangeries.

Les boulangeries qui voudraient traiter pour la fourniture du pain journalier nécessaire à la Legion, sont invitées à se présenter à l'Etat Major de ce corps où il leur sera donné connaissance des conditions du marché.

BATAILLON

De Volontaires Français.

1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie et qui n'ont pas de fusil de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré des fusils français.

Montevideo, 15 av il.

Le commandant de la compagnie

POYSEINJEAN.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

24me. compagnie dite de la
COCARDE

chez M. Roullier. [Sénateur],
Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Roullier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et des munitions.

2me. compagnie sédentaire.

Les Volontaires faisant partie de la dite compagnie, sont prévenus que M. Bocciardy, nommé capitaine en remplacement de M. Aubriot, démissionnaire d'attribuora dorénavant le reste des armes nécessaires à l'armement général de la compagnie dans son habitation connue sous la denomination de M. Cazos. Le vivres y seront également distribués de 9 à 11 heures.

REMITE.

POR RAFAEL RUANO.

Que nason de muebles.

En la casita situada en la calle de Santo Tomas, de la capilla de la Ciudad una cuadra para el norte la última sobre la derecha.

El Martes 2 a las diez en punto empezará la venta precisamente a la mas a la postura, por ausentarse su dueño del pais, de los ricos y nuevos muebles existentes en dicha casa, los que se pondrán de manifiesto al tiempo de la venta.

AVIS DIVERS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

AVIS.

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Planc frères rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour affaire qui l'intéresse.

Monsieur Désiré Bocciardi, capitaine de la 5e compagnie des Volontaires Français 2e bataillon, demeure rue des Fossés du Marché à gauche, maison Caseaux. Avis aux Français qui désireront faire partie de cette compagnie.

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Micoud est de aujourd'hui dissoute à l'amiable pacifiquement et le passif restant à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.